

seulement le bien-être dont je jouis, mais la tranquillité de l'âme et le courage de supporter mes souffrances ?

La jeune fille s'était débarrassée de son chapeau et d'une légère mantille, et, après avoir relevé avec soin les oreillers de la malade, elle approcha du lit une table en bois, ouvrit son gentil panier, en sortit un petit pot d'une appétissante confiture aux oranges, un petit pain blanc et un facon rempli d'une liqueur vivifiante.

—Maintenant, bonne Thérèse, dit-elle, il vous faut déjeuner.

—Je vous en prie, ma chère Léontine; vous savez comme mon pauvre estomac est opposé à la nourriture.... Je souffre tant, que je n'ai plus le courage de manger.

—C'est une souffrance qui a de bons résultats, reprit la jeune fille, le docteur X. vous l'a dit.... si vous ne le fortifiez pas, comment voulez-vous que votre corps si faible puisse se soutenir ?

—Je vous en prie, pas ce matin, répliqua la vieille.... Je mangerai à midi, insista-t-elle avec cet air suppliant qui est si pénible à entendre de la bouche des vieillards,—pauvres voyageurs, qu'il nous faut reconduire poliment au tombeau !

—A midi je ne serai pas là, répliqua Léontine, et, vous le savez, j'ai pris l'engagement de surveiller moi-même votre repas du matin.

—Eh bien, puisque vous le voulez, mademoiselle, et, dès l'instant où vous me dites que c'est pour le mieux, je n'insiste plus....

Et la jeune fille toute joyeuse, s'empressa de faire resplendir au soleil, quelques cuillerées de ses confitures aux oranges.

—C'est délicieux ! s'écria la malade, avec une joie d'enfant.

—Oui, mais ce matin je vous gâte; voici du bon vieux vin.... vous allez voir comme il va réchauffer votre pauvre estomac, et lui donner des forces.

—Dieu vous entende, ma bonne demoiselle; mais, voyez-vous, m'est avis qu'à mon âge il ne faut plus espérer de guérison. Mon tour est fait; à d'autres de me remplacer sur cette terre d'afflictions.

—Bah ! mon oncle a bien quinze ans de plus que vous, et il est si fort, si vigoureux !

—Votre oncle, mademoiselle, a toujours été heureux, lui, interrompit la malade; il ne s'est jamais privé du nécessaire, et moi, que suis-je ?... une pauvre misérable, gisant sur un chétif grabat, manquant de tout !

Et la pauvre femme, dont une vieillesse anticipée avait ridé le front et blanchi la tête, ne pouvait se rassurer, accablé qu'elle était, sous le poids d'une douloureuse préoccupation.

Ces dernières paroles, prononcées d'un ton si pénétré, firent tressaillir Léontine.

En effet, que de douloureuses pensées, font naître les amertumes de la vie dans la demeure du pauvre !

Mais Léontine, émue par cette réflexion pénible, voulut mettre la conversation sur une autre voie, et elle se mit à lire d'une voix haute et distincte, quelques pages du merveilleux livre "L'imitation de Jésus-Christ."

Lorsqu'elle eut achevé le chapitre et que son regard, quittant le livre qui l'avait jusqu'alors absorbé, se porta sur la pauvre infirme, elle fut frappée de l'expression presque céleste de ses traits; tout à l'heure contractés par la souffrance, et maintenant tout rayonnants d'amour.

Sur sa figure s'était opérée une transformation subite. On eût dit, à la voir, que derrière les purs rayons du soleil qui venaient se jouer jusque sur sa tête, elle entrevoyait un monde inconnu et magnifique: le monde des promesses divines....

Léontine se pencha vers elle et posant ses petits doigts roses sur ses mains jointes et froides comme le marbre :

—Souffrez-vous beaucoup, bonne Thérèse ? lui demanda-t-elle.

Pour toute réponse, la malade porta lentement la main de sa jeune bienfaitrice à ses lèvres et y laissa tomber une larme brûlante.

Ses mains tremblaient, elle était devenue rêveuse, mais plus forte. Elle bénissait Dieu, en elle-même, de ses bontés passées; et appuyée sur une force toute puissante que l'âme chrétienne puise dans la confiance en la bonté du Très-Haut, elle se préparait à mourir.

Dans le calme et la paix de son cœur, elle adressait à Marie une fervente prière.

—Que Dieu vous bénisse et vous récompense, chère Léontine, murmura-t-elle.

Et la mort répandit sur sa figure déjà livide, son voile épais et mystérieux.

Elle allait désormais contempler, face à face, l'éternelle splendeur de son Sauveur et de son Juge !

La vie, après avoir épuisé ses souffrances et ses larmes, ne lui cachait plus de mystères, elle voyait ce qu'elle avait cru, elle jouissait de ce qu'elle avait aimé, elle possédait ce qu'elle avait espéré !....

Et Léontine, effrayée de cette mort si prompte, reprit en courant le chemin de sa demeure.

Lorsqu'elle arriva chez sa mère, celle-ci l'attendait sur le seuil de la porte.

La colère éclatait dans son regard.

La jeune fille, épouvantée, recula de deux pas, comme pour fuir un injuste châtement.

Cependant cette femme essaya de réprimer sa fureur, et dit d'une voix sourde :

—D'où venez-vous ?

Et sans donner le temps à la jeune fille de répondre, elle fixa de nouveau sur elle ses prunelles brillantes, et ajouta :

—Vous avez donc oublié les défenses expresses que je vous avais faites, de ne jamais sortir sans ma permission ?

A cette brusque interpellation, la jeune fille baissa timidement la tête et garda le silence.

—Léontine, reprit la mère d'une voix rauque, ce qu'on m'a raconté serait-il vrai ?

La jeune fille leva ses grands yeux bleus mouillés de larmes, et dit :

—Que vous a-t-on rapporté, ma mère ?

—Une de vos servantes vous a surprise à réciter des prières catholiques.

—On ne vous a pas trompé, ma mère, déclara Léontine avec une respectueuse fermeté.

—Quoi ! s'écria cette femme, pâle de dépit, vous osez l'avouer !

—Auriez-vous préféré, ma mère, que je vous trompasse ?

—Malheureuse ! vous n'avez pas honte de vous faire catholique ?

—Ma mère, je n'ai point agi sans réflexion.

—Mais songez donc, insensée, que vous abandonnez la religion de votre mère, de vos frères, de l'Ecosse, en un mot !

—Si vous êtes dans l'erreur, ma mère, est-ce une raison pour moi d'y rester ?

—Qu'appellez-vous donc erreur ?

—Il n'appartient pas à une jeune fille telle que moi, de soutenir avec vous une discussion théologique. Mais si vous examinez de bonne foi les bases sur lesquelles repose la religion catholique, je suis sûre que vous l'embrasserez.

—Non contente de vous faire chrétienne, vous voudriez entraîner votre mère dans cette misérable perversion.

—Non pas dans la perversion, ma mère, mais dans la lumière; et c'est mon vœu le plus cher.

—Votre vœu ne sera jamais exaucé. Mais dites-moi, qui a pu vous faire embrasser une semblable religion ?

—La grâce de Dieu a touché mon cœur, et les sublimes exemples des catholiques ont éclairé mon esprit.

La mère se mordit les lèvres; mais ayant porté ses regards sur Léontine, puis, la voyant si belle dans son affliction, elle parut s'adoucir un instant, et s'abandonnant aux vrais sentiments maternels, elle la pressa avec ardeur dans ses bras.

—Léontine, lui dit-elle, d'une voix pleine de tendresse, vous que j'ai aimée plus que mes autres enfants, je vous implore à mon tour. Si vous le voulez, je vous pardonnerai, revenez à notre religion, et j'oublierai tout.

—Jamais ! ma mère.

—Est-ce votre dernier mot ?

—Assurément.

—Vous persistez donc dans votre résolution ?

—Elle est inébranlable, ma mère; plutôt mourir que d'être infidèle à ma foi !

Et ne pouvant plus longtemps résister, elle raconta à sa mère, d'une seule haleine et en pleurant, la résignation, la mort et la foi qu'avait en Dieu, la pauvre infirme.

Ses pleurs et cette narration parurent toucher le cœur de cette femme. Elle regarda sa fille avec étonnement; et celle-ci profitant de cette émotion, l'entraîna vers la chaumière où reposaient les restes inanimés de l'infortunée.

A cette vue, la mère de Léontine perdit contenance et éclata en sanglots.

Pour la première fois de sa vie, elle céda à un sentiment vrai, à une émotion violente. Le sens moral s'éveillait en son âme, mais elle n'adhérait pas encore aux croyances chrétiennes; elle s'appuyait avec fermeté sur la religion de ses pères, afin d'y trouver le courage de supporter cette scène lugubre et solennelle s'offrant à ses regards étonnés.

Ce spectacle si triste la fit reculer de deux pas.

Elle s'affaissa sur elle-même en s'écriant :

—Quelle étrange chose !

La pitié se poignit sur sa figure devenue, s'il était possible, plus pâle encore.

Léontine effrayée accourut vers elle.

—Vous trouvez-vous mal, ma mère ? lui demanda-t-elle.

—Non répondit sa mère d'une voix sourde et brusque, mais cette femme me rappelle des ubri.... ubrrr.... us....

Elle ne continua pas; mais s'éloignant aussitôt, elle gagna sa demeure, où la jeune fille crut de son devoir de la suivre.

Elle s'enferma dans la chambre de Léontine et s'agenouilla pieusement devant une image que celle-ci avait appendue à la muraille, et adressa au ciel une prière pleine de ferveur.

C'était le repentir.

Cette scène tragique avait touché son cœur, et elle était sauvée !

Après avoir longuement prié, elle se releva et sortit de l'appartement.

Une expression de candeur rayonnait sur son pâle visage.

Cette femme naguère froide et hautaine, était maintenant humble et résignée.

Jamais transformation n'avait été plus subite.

En la voyant apparaître, Léontine éprouva une joie profonde, un bonheur immense de voir que ses paroles avaient fait une si salutaire impression sur le cœur de sa mère bien-aimée.

Après s'être entretenues dans un long tête-à-tête, elles se rendirent toutes deux à l'église; asile fortuné, où l'âme devient meilleure, et puise de nouvelles forces.

A la sortie du temple, la mère déclara à sa fille sa résolution bien arrêtée d'embrasser la religion catholique.

Léontine, surprise de cette noble résolution, alla prier le vénérable pasteur de venir lui-même instruire sa mère et la disposer à une conversion sincère.

Le curé s'empressa de se rendre à cette demande, et la prépara au grand acte de sa réconciliation avec l'église catholique.

A quelques jours de là, deux abjurations avait lieu à l'église du Château Richer.

Une foule nombreuse, assemblée sur la route de l'église, s'écartait respectueusement devant cette femme toujours suivie de Léontine. Cette dernière, surtout, excitait l'admiration.

Ses cheveux blonds, ses yeux bleus et son teint rose, légèrement pâli, se mariaient si bien avec son blanc costume, que tous les yeux s'arrêtaient, charmés, sur elle.

L'église était pleine de lumières et décorée de ses plus riches ornements.

Bientôt les cloches sonnèrent à toute volée; l'église se remplit, et l'office commença.

Il parut long à l'assemblée; mais enfin le Recteur monta en chaire.

Il adressa à la foule des paroles sympathiques. Et s'adressant aux nouvelles converties, il leur rappela la grandeur de l'acte qu'elles allaient accomplir, et les devoirs qui s'y rattachent. Il descendit de la chaire au moment où Léontine et sa mère recitaient à haute voix les actes de l'abjuration.

Le moment était venu où Jésus-Christ allait descendre dans ces cœurs pour la première fois. Elles inclinèrent noblement leur front et leur visage baignés de douces larmes, paraissant plutôt appartenir au ciel qu'à la terre. En effet, chers lecteurs, est-il une joie humaine qui vaille ces joies ineffables ? Qui pourra définir ce qu'éprouve celui qui, pour la première fois, reçoit Dieu dans son cœur !....

Le temps qui s'écoula jusqu'à la fin de la messe se passa en ardentes prières que les lèvres ne murmuraient pas, mais que les cœurs exprimaient.

La foule se dispersa peu à peu, et après l'action de grâces, Léontine et sa mère se rendirent à leur demeure.

Pendant le repas, elles demeurèrent silencieuses, mais ce n'était plus l'attente, c'était le poids du bonheur ressenti qui mettait pour quelques heures, un sceau sur leurs lèvres.

Le dîner se passa ainsi....

On souriait, mais on ne riait pas. Un bonheur profond exclu le rire. Les joies immenses sont ordinairement recueillies. Ainsi que je l'ai dit, le dîner ne ressembla pas aux autres; la conversation languissait. Mais, en regardant les deux figures illuminées d'un bonheur sans mélange, on voyait d'emblée, que ce silence trahissait leur immense félicité.

La journée fut employée à bénir Dieu, et le remercier de l'abondance de ses grâces !

Vers le soir, le vénérable curé vint les visiter.

Ce bon vieillard dont la chevelure était blanchie par la neige des ans, offrit à chacune d'elle en souvenir, une croix d'ébène incrustée d'argent, sur le revers de laquelle on lisait :

Souvenir et foi !

Léontine et sa mère le remercièrent avec effusion, et lui assurèrent qu'elles ne l'oublieraient jamais dans leurs prières.

Puis, après l'avoir reconduit, avec la plus exquise politesse, elles le saluèrent respectueusement et retournèrent dans leur chambre.

Le soleil suivi d'un radieux crépuscule, commençait à fermer à l'horizon sa tremblotante paupière, et illuminait de ses rayons dorés la silhouette de nos vertes montagnes.

Et comme la journée avait été chaude et fatigante, on se retira de bonne heure.

Mais, Léontine voulut encore une fois témoigner à Dieu sa reconnaissance, le remercia de ses bontés, et se rendit à l'église où elle pria dévotieusement.

Agenouillée sur la balustrade, le front courbé, elle demeura longtemps sous le poids de l'émotion de cette journée splendide pour son âme. Des pleurs d'un repentir sincère, mêlés de larmes d'amour, coulèrent longtemps sur ses joues devenues blanches comme l'albâtre.

Après s'être recueillie un instant, elle quitta l'église avec une conscience dégagée de tout reproche, et aussi pure que celle des chérubins.

Depuis je ne l'ai jamais revue.

Que lui réserve l'avenir ?

Je l'ignore et ne m'en inquiète pas.

Appuyée sur la force que donne la vérité, la joie du devoir accompli, et la ferme confiance en la protection divine, elle jouit, je l'espère, dans le calme et dans la paix du bonheur présent, et laisse à Dieu le soin de l'avenir.....

J. B. CAQUETTE.

St. Sauveur de Québec, 10 mai, 1874.

FAITS DIVERS.

UNION ST. PIERRE DE MONTRÉAL.—Les élections semestrielles de cette société, ont eu lieu mardi dernier et ont donné le résultat suivant : C. R. A. Guimond, Président; Henri Boivin, 1er Vice-Président; J. Bte. Caya, 2me Vice-Président; C. D. Thériault, Secrétaire-Archiviste; Dom. Boudrias, Assistant Secrétaire-Archiviste; Charles Lagacé, Secrétaire-Correspondant; Geo. Renault, Trésorier; Oswald Coursolle, Collecteur Trésorier; Isidore Dépatie, fils, 1er Asst.-Coll.-Trés.; M. Blanchet, 2me Asst.-Coll.-Trés.; Isidore Dépatie, père, Commissaire ordonnateur.

CALOMNIE ORGANISÉE.—La police, la semaine dernière, a mis la main sur le dossier d'une agence mercantile véreuse. Ce dossier se composait d'une foule de pièces confidentielles, et de 5 ou 600 exemplaires d'une brochure clandestine dans laquelle on discréditait une foule de gens. Les victimes sont divisées dans le volume en plusieurs catégories. Il y a les simples mauvaises paies, les mauvais payeurs encroûtés, les carotteurs de profession, les coquins et autres. Ajoutons que cette classification est souvent injuste et comprend des citoyens respectables qui n'appartiennent à aucune de ces catégories.

Quant aux pièces confidentielles, elles se composent d'informations écrites données par les bons amis des victimes et à l'aide desquelles on a établi la classification. Il y en a de curieuses et qui partent de quartiers d'où on ne les attendait guère. Le plaideur malheureux dénonce son juge; le débiteur se venge de son créancier; l'épicier du coin noircit le concurrent d'en face, et ainsi de suite. Si tout était publié, le scandale serait atroce. Il est probable que cela va donner lieu à plus d'un procès. C'est M. W. Monk, avocat, qui a dénoncé cette exploitation.

Chaque souscripteur au volume donnait \$10. L'habile homme qui a monté cette petite machine, a obtenu ainsi \$2 à 3,000 de ces dupes et a décampé avant que la police ait pu l'atteindre.

SIX PERSONNES BRULÉES.—Vers une heure dans la nuit de vendredi un incendie s'est déclaré dans une maison en bois de la rue Workman au village Delille. Avant qu'on eût eu le temps de sonner l'alarme, les flammes avaient déjà envahi tout l'édifice qui fut littéralement détruit de fond en comble.

La maison comprenait six logements et appartenait à M. Joseph Binette.

La famille de M. Alexis Paquin, ouvrier chez M. A. Cantin, qui occupait le logement où l'incendie s'est déclaré a été la plus éprouvée.

M. Paquin éveillé en sursaut par l'incendie n'eut que le temps de prendre deux de ses enfants dans ses bras pour s'échapper. Comme il arrivait sur le seuil de la porte, ses jambes s'embarrassèrent et il tomba au milieu des charbons ardents. Il est sorti de là horriblement brûlé par tout le corps, et on désespère de le sauver.

Le petit garçon de 5 mois qu'il tenait dans ses bras a tout le visage et la tête brûlés; on ne sait à quoi attribuer le bonheur qu'a eu la petite fille de deux ans qui s'est sauvée sans recevoir la moindre blessure. De son côté Mme Paquin avait tenté de s'échapper avec une petite fille de quatre ans; et si elle parvint à le faire ce ne fut pas sans recevoir un grand nombre de brûlures au visage et à la tête; la petite fille qu'elle avait avec elle, est brûlée par tout le corps et dans un état excessivement précaire. Enfin un jeune homme de 21 ans du nom de Arsène Legault a reçu dans le cou des brûlures tellement graves qu'on ne croit pas qu'il soit possible de le réchapper.

Nous espérons que la charité publique se laissera émouvoir sur le malheur d'une famille dont le chef est désormais hors d'état de travailler.

On présume que le feu a été mis, car il s'est déclaré en même temps au devant et à l'arrière de la bâtisse.

Dialogue entre deux époux :
LA FEMME mélancoliquement. Il faudra pourtant nous séparer un jour....

LE MARI étonné.—Pourquoi donc ?

LA FEMME résignée.—Nous sommes tous mortels.

LA MARI résolu.—Eh bien ! si l'un de nous deux meurt, j'irai me retirer à la campagne.

Soulagement et guérison complète de la Dyspepsie, des maux de tête et d'estomac, par l'Elixir Anti-Dyspeptique du Dr. Beliveau.—Lafond & Cie., Agents, Montréal.